

Modes de Paris.



Pasquier del

octobre 1821

H. Lefevre sc

*Nouveau Journal des Dames,
Rue Meslée, N° 28.*

Robe en Cachemire Corsage à la Grecque, Chapeau en Icarie Plumes d'Autruche panachées.

NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

LE plaisir est pour les femmes ce que le soleil est pour les fleurs; il les colore, il les embellit; mais, trop ardent, il les consume et les dessèche : il y a toujours un texte aux Sermons de Massillon, aux Oraisons de Bossuet, pourquoi n'y en aurait-il pas aussi aux chapitres des Modes. Celui que j'adopte aujourd'hui semble convenir à mon sujet; le moment avance où les plaisirs multipliés vont détruire sur maints jolis visages la fraîcheur que le repos de la belle saison semble y avoir imprimée : les bals, les soirées vont remplacer les parties de campagne, les promenades champêtres; la Mode ne s'étudiera plus à inventer quelques tissus légers, quelque costume favorable à la fraîcheur de l'automne; les collifichets d'un bal occuperont bientôt toutes nos petites-maîtresses; mais cette transition d'une saison à l'autre n'est pas assez prompte pour



que dans l'intervalle on ne s'aperçoive de quelques goûts nouveaux, de quelques modes intermédiaires : on porte déjà des robes montantes, des rédingotes garnies de cent manières, dont aucune n'est assez générale pour être appelée la mode. Nous avons vu une étoffe nouvelle que l'on nomme *Icarie*, une autre appelée *Iris* : il paraît que le goût nous *tombera du ciel cet hiver*. L'étoffe *Icarie* n'est autre chose qu'un gros de Naples crêpé. La couleur tourterelle aura, dit-on, la vogue : prendre le symbole de la constance pour en faire l'attribut d'une divinité aussi inconstante que la mode, c'est presque vouloir rallier la fidélité, ou du moins paraître douter de son existence.

Nous avons déjà annoncé qu'aux longues tailles en guêpe allaient succéder des draperies gracieuses qui formeraient des *corsages à la grecque*. Nous avons vu descendre de la voiture d'un ambassadeur la jeune duchesse de V... Sa mise élégante était faite pour attirer l'attention : la nôtre était intéressée à en observer tous les détails ; nous avons exactement dessiné son costume, et jusqu'à la bizarrerie du petit bonnet qui paraissait, *hors de propos*, placé sous un chapeau très-paré ; mais cette jeune dame est si belle, que l'on conçoit qu'elle n'ait pas craint d'adopter un goût original, qui, en la faisant remarquer d'abord, lui attirait ensuite l'admiration générale. Les Dames peuvent faire exécuter des robes grecques d'après le modèle que nous leur offrons.

HOMMES. — Eh bien ! fiez-vous encore aux femmes, disait hier M^r. D... ; vous le voyez, voici le journal du 20, ces Dames annoncent un costume d'homme, elles y vantent l'exactitude que l'on a mise à dessiner la mode et... Nous ne savons réellement comment apaiser votre juste colère, Messieurs ; mais du moins veuillez admettre notre excuse : la planche a été manquée ; le mordant nécessaire pour rendre les grâces masculines ne s'est pas trouvé assez fort pour les faire ressortir ; en un mot, notre gravure n'aurait pas rendu notre pensée sur la prépondérante moitié du genre humain ; nous consacrons l'intervalle d'un de nos numéros à l'autre à étudier *profondément* sur cette importante chose ; nous voulons que les hommes nous sachent gré des efforts que nous ferons pour les rendre ressemblans ; s'ils ne sont pas contents de la part que nous leur ferons, nous leur demandons d'avance de très-

humbles excuses ; ce sera plutôt leur faute que la nôtre, car nous les peindrons d'après nature.

D. C. T.

Manières de se saluer, de s'aborder en usage chez différens peuples de la terre.

LES usages, comme les institutions humaines d'un ordre plus élevé, se sont trouvés étrangement modifiés en passant à travers les siècles pour arriver jusqu'à nous.

S'il nous était possible de déterminer d'une manière assez précise qu'il existe un point de contact dans ces différentes manières de se saluer ou de s'aborder, peut-être quelque Montesquieu à venir, s'emparant de cette idée, saurait remonter à la source de cette coutume, et nous en expliquer la cause. C'est encore un ouvrage à faire, que l'esprit des usages, et sans doute plus obscur, plus difficile à traiter que l'Esprit des lois ; cette tâche est au-dessus de nos forces, et nous nous bornerons à offrir à nos lecteurs le tableau piquant de ces démonstrations d'une vaine politesse. Nous dirons ce qu'elles sont aujourd'hui, sans nous embarrasser de ce qu'elles furent d'abord. Les faits paraîtront moins sérieux que mon préambule.

Les Lapons, par exemple, appliquent bien fortement leur nez contre celui de la personne qu'ils veulent saluer. *Les Ayenis* lui soufflent dans le creux de l'oreille en frottant doucement son estomac avec la paume de la main.

Les Éthiopiens se prennent la main droite qu'ils portent à leur bouche.

Schouten, voyageur hollandais, nous apprend que les insulaires de Socatora se saluent en se baisant l'épaule. On voit dans les *Lettres édifiantes* que les habitans du Palaos et ceux de Lamurce, de qui se trouvent à peu de distance les Philippines, prennent ordinairement le pied de celui qu'ils saluent, et s'en frottent doucement le visage.

Si deux Nègres se visitent mutuellement, ils s'embrassent en faisant craquer trois fois le doigt du milieu.

En Chine, les hommes s'abordent en tenant les deux mains collées sur la poitrine ; ils les remuent de la manière la plus affectueuse possible en s'écriant : *stin, stin*. Si deux personnes se revoient après une longue séparation, elles tombent

toutes deux ensemble à genoux, baissant la tête jusqu'à terre et répètent plusieurs fois cette cérémonie.

Lorsqu'un habitant de Madagascar, riche et puissant, reçoit la visite d'un autre, il offre à l'instant même à l'étranger celle de ses femmes qui pourra le plus lui convenir.

Gamelly Carreri rapporte que les habitans des Philippines plient le corps en deux, se prennent les joues avec leurs mains en se tenant en même tems à cloche-pied.

Un habitant d'Otabiti veut-il faire honneur à un de ses compatriotes ou à un étranger et le traiter comme ami, il le revêt de tous ses habits et demeure nud.

Les Mandingues, peuples de l'Afrique, se secouent les mains quand ils se rencontrent; mais s'ils saluent une femme, dit le père Labal, ils portent la main à leur nez et ils en flairent le revers plusieurs fois.

Les grands de Loango secouent les bras et font deux ou trois sauts en avant ou en arrière; ceux d'entre eux qui sont admis à saluer le prince passent les mains sur ses genoux et la tête sur son sein.

En France, nos ancêtres s'arrachaient un cheveu et le présentaient à la personne qu'ils venaient saluer. Grégoire de Tours et Agathias font mention de cet usage; mais ils ne disent pas si les femmes étaient dans la nécessité d'en faire autant. On conçoit qu'une femme à la mode de ce tems, forcée de recevoir et de faire de nombreuses visites, aurait été obligée de porter perruque au bout de quelques années.

Qu'il me soit permis de terminer cet article un peu long, mais qu'on aurait pu étendre bien d'avantage, en racontant comment un homme du monde se présentait dans un salon, il y a environ cent ans.

Le passage suivant est extrait d'une comédie qui eut quelques succès.

C'est une comtesse qui parle. Après avoir nommé et fait connaître tous ceux qui se trouvaient chez sa cousine Célimène, elle ajoute : « un grand coup de sifflet frappe mon oreille; » on annonce le beau, le charmant Damis; il entre escorté de tous ses appas, salue de l'épaule, ou s' imagine avoir salué; » il franchit le cercle, ses premiers regards sont pour le » miroir. Content de sa parure, il tourne le dos à la cheminée, » tantôt un pied tantôt l'autre en l'air; ses yeux font la ronde,

» cela veut dire, mesdames, regardez-moi, je suis le plus joli
 » cavalier de France et le plus aise de l'entendre dire. Il se
 » penche vers l'une, sourit à l'autre, me prend mon éventail,
 » en badine, m'en donne également un petit coup sur les
 » doigts, en me disant, je crois une douceur à laquelle il ne
 » me donne pas le tems de répondre. Regarder à sa montre,
 » partir comme un éclair, voler à l'opéra, peut-être aux deux
 » comédies; je ne lui donne qu'un quart-d'heure pour faire
 » tout cela ».

Messieurs, ne vous fâchez pas, le tableau est bien de l'époque; je cite mon auteur, lisez si vous voulez une pièce qu'on ne lit guère, les effets du dépit de M. de Beauchamp, représentée pour la première fois en 1717, et imprimée en 1732 avec privilège du roi.

A. D.

VARIÉTÉS.

APRÈS la désastreuse campagne de 1706, l'archiduc maître de la plus grande partie de l'Espagne s'avançant vers Madrid, c'en était fait de la cause de Philippe V.

Le peuple est dans la consternation; ceux d'entre les grands qui ne sont point accessibles à la crainte, jurent de rester fidèles à leur souverain forcé de fuir et de se retirer à Belange, château situé à vingt-quatre lieux de Madrid.

La Reine, pleine de courage, affermit ses sujets dans leur fidélité et son époux dans ses magnanimes résolutions.

Elle part sans équipage et sans suite, souffrir la faim, la soif, reposer la nuit sur la terre, bercer elle-même ses enfans, vendre ses pierreries pour congédier ses domestiques; telles furent les extrémités où elle fut réduite, et pas une plainte de sa part. De tous côtés elle enrola (dit Labeaumelle) une multitude de paysans, et elle les eût volontiers menés au combat.

Un ministre cherchant à l'alarmer sur les progrès de l'archiduc. « *Nous avons encore des villes*, répondit-elle. — Mais si on nous les enlève? — *Eh bien! s'écrie la Reine, chassée la dernière, j'irai dans les montagnes, je gravirai de rocher en rocher avec mes enfans dans mes bras, jusqu'à ce qu'on nous tue.*

Madame de Nemours disait de la cour, j'ai remarqué une chose en ce pays-ci : l'honneur y recroît comme les cheveux.

Une femme instruite, sans pédantisme, fait l'ornement d'un cercle et le charme d'un tête-à-tête. Les bonnes choses paraissent excellentes lorsqu'elles sortent d'une jolie bouche.

L'Écriture dit quelque part, mieux vaut la folie de l'homme que la sagesse de la femme ; j'en suis fâché pour l'Écriture, mais l'ignorance au dix-neuvième siècle serait un défaut avilissant ; la beauté mérite-t-elle qu'on l'en flétrisse.

Rendre les femmes instruites, c'est briser les fers qui pèsent injustement sur elles : l'ignorance et la futilité ne sont-ils pas une sorte d'esclavage ?

L'instruction est une force morale, contre laquelle la force physique est nulle.

Les deux sexes sont égaux ; mais par leur organisation les femmes ont des idées que les hommes ne peuvent avoir : qu'on nous mette à même de les communiquer en honorant celles d'entre nous qui les mettent au jour.

Enfants, les hommes n'ont qu'une dose d'énergie ; c'est en la ménageant bien qu'on fait une bonne éducation ; les femmes ont plus de vertus douces que les hommes : donc une femme instruite formera mieux ses enfans, elle ne les blâmera point sur les sciences ; laissez faire les femmes, et la société entière s'en trouvera mieux qu'on ne pense.

A. D.

THÉÂTRES.

SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

DES longueurs, des longueurs, et encore des longueurs ! Le motif de deux ou trois scènes piquantes ; au total une mauvaise comédie, mais une excellente satire, telle est la pièce de M^r. Leroi à laquelle je ne donnerai pas de titre, parce qu'elle en a quatre ou cinq. Nous espérons qu'une fausse honte n'empêchera pas M^r. Leroi de retirer *sa fausse modestie*. Il est possible que des hommes s'amuse beaucoup des manœuvres qu'on met en usage pour travailler la *matière électorale inerte* ; mais les femmes n'y trouveraient pas matière à plaisanterie et se dispenseraient d'assister aux représentations des

Deux Candidats. Il doit bien sentir, mieux que personne, que dans cette détermination les femmes seront juges et parties.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le *Négociant d'Hambourg* ne fera pas fortune. Mr. Kreutzer a tiré sur Mr. Vial une lettre-de-change, qui n'a pas été dignement acquittée; est-ce que par hasard l'esprit de Mr. Vial aurait fait faillite.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Ballets pantomimes. — Athénée rapporte que les sculpteurs les plus habiles de la Grèce ne croyaient pas perdre leur temps en allant étudier et même dessiner les différentes attitudes que les danseurs prenaient dans les spectacles publics. On suppose que c'est à cette imitation que l'on doit la grâce parfaite qui distingue les figures de l'antiquité. Il suffit de voir Mlle. Bigottini pour être convaincu que lorsqu'elle joue, l'Opéra devrait être le théâtre de nos sculpteurs et de nos peintres. Doit-on leur rappeler ses mouvemens gracieux et nobles, son expression mesurée par la musique, cette harmonie admirable de la physionomie et du geste. Je ne sais, mais je me suis imaginé que Mlle Bigottini était le modèle inspireur de la Therpsicore de Canova.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Agamemnon a rapporté lundi passé une recette de 3,500 fr. Talma nous a semblé jeune et plein d'énergie : il est certain qu'il a l'air de recommencer sa carrière théâtrale, tant sa méthode nouvelle s'éloigne de celle qu'il avait précédemment adoptée. Ceux qui l'ont vu il y a dix et douze ans assurent qu'il est impossible d'être supérieur au Talma qu'ils ont vu; ceux qui le voient aujourd'hui le trouvent supérieur à lui-même. Mlle. Duchesnois a été plusieurs fois admirable, mais elle n'est peut-être pas encore assez rétablie pour reparaitre sur la scène dans un rôle aussi fort. Il est fâcheux que M^{me}. Paradol n'ait pas vu M^{me}. Talma dans Cassandre, elle aurait vu tout le parti qu'on peut tirer de ce rôle, semé de vers du plus grand effet. M^{me}. Paradol en a saisi plusieurs, et le public lui en a su bon gré: il l'a encouragée dans un rôle où elle se mon-

tre pour la première fois, et où elle succède à Mlle. Volnais, qui le remplissait d'une manière si satisfaisante. Au reste, chacun est sorti du Théâtre-Français bien convaincu que Mr. Lemercier était le premier des poètes tragiques de notre époque et je crois le plus ancien; on n'a pas oublié une tragédie de *Méléagre*, qu'il fit représenter à l'âge de seize ans et qui obtint un succès assez mérité.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Première représentation des *Petites Misères de la vie humaine*, vaudeville en un acte. — *Les Petites Misères de la vie humaine* vont sans doute faire partie de celles auxquelles l'auteur est soumis comme le reste des hommes; car la chute complète de cette pièce a signalé le mécontentement du public, attiré sans doute par l'idée de voir représenter avec esprit, sur la scène, les mille petites contrariétés qui forment le tableau de notre vie.

Mais nous sommes cependant encore trop philosophes pour ne pas souffrir avec résignation que notre *chocolat soit trop chaud et notre bœuf trop froid*; deux des plus grandes contrariétés de milord Morose, le héros de l'intrigue; et nous avons trop de bon sens pour ne pas faire justice d'une aussi mauvaise pièce et ne pas la ranger au nombre des *misères* de Perlet, qui n'a pu encore exercer son talent que dans deux ou trois bons vaudevilles, et parmi les *misères* du public, qui paie pour être mystifié pendant une heure.

A. D.

ANNONCES.

Souscription ouverte jusqu'au novembre; chez C. A. MALO, Libraire, rue des Quatre-Fils, n^o. 16, et rue des Fossés-Montmartre, n^o. 14. *Histoire générale du Dauphiné*, par Chorier, nouvelle édition, suivie d'un Précis formant continuation de l'histoire de Chorier jusqu'à nos jours (de 1601 jusqu'en 1821). 6 volumes in-8^o. de 650 pages environ et deux cartes géographiques. Prix: 39 fr.

Ce bel ouvrage est dirigé par plusieurs avocats et gens de lettres d'un grand mérite; il compte déjà beaucoup de souscripteurs.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.

